

# MMT

## récits en cours

Christophe  
PETCHANATZ  
*La vie des morts*

Stéphane BATSAL  
*Trinité + une*

L.L. De MARS  
*La lettre a*

Emmanuel  
TUGNY  
*Byzance*

Juillet  
4  
aout





babillonnage d'un frais ruisseau je me souviens aussi du bruit que faisait sa bouche happant exquisément mon) coin de fraîcheur qui coin de fraîcheur coin-coin qui n'existerait pas un jardin idyllique avec une fontaine des frondaisons de la rosée sur les pétales et toute cette douceur cette douceur ô douceur insupportable ainsi la jeune fille se suicide, négligemment, par oisiveté. Peut-être d'un coup d'ombrelle ; ce genre de bêtise. C'est dire que notre esprit divague.

## La vie des morts

④ Christophe Petchanatz

(monde IX, nous sommes) nous sommes (nous ? les crucifiés sans croix, sans clous, sans bras, nous — vraiment ?) — nous sommes dans le *petit bruit*, la plomberie intime, victimes de nous-mêmes (nos tentatives *je me souviens du bruit que faisait ma langue dans le sexe de l'aimée* mais là ? Tentative : je suis (non ; décidément non). Comment dire autrement ?

Suis une tache marron ; sale. Tache qui rampe au plafond, parmi bien d'autres, de teintes approchantes. Nous sommes tout petits : des pigments. (*Tuez-moi, ô que quelqu'un me tue, qu'il le fasse gentiment.*) Nous sommes aussi très las (s'accrocher au plafond et respirer le moins possible). Le souvenir des étapes s'estompe : nous sommes là, c'est tout. La fatigue nous accompagne, nous accapare, brouille ce qui reste de nos idées. Ceux qui lâchent prise (ils sont nombreux) s'abîment dans un néant opaque ; *le bas*.

Mais qu'il a-t-il en bas ? Peut-être monde X. Dante nous fait presque rire (Al Dante). L'esprit ne nous manque pas (c'est tout ce qu'il nous reste) : brèves idées pour soi, et qui déçoivent. À peine quelque chose qui ressemblerait à un piètre sourire. Que sommes-nous ? Pigments. Pygments. La chaleur nous accable (tout nous accable), il y a de petits remuements, comme pour chercher un coin de fraîcheur (je me souviens oui me souviens du bruit que faisait ma langue dans le sexe de l'aimée c'était — comme le doux

On reste là des mois, stagnants. On se forge des routines (si minimes soient-elles).

Puis un jour nous parvient cette rumeur troublante : *nous ne sommes pas dans monde IX*, il ne s'agit que d'un interlude. Comment faire ? Aller (se traîner) à droite ? à gauche ? se laisser tomber vers le « sol » *comme une merde* ? Une merde... mais nous n'en avons pas même la consistance (j'allais dire : charisme).

Tapent les tambours, résonnent les cœurs, vrombissent les foutaises : la chute nous aspire, inévitablement. Elle nous prend dans ses bras elle nous fait mille cajoleries, elle est fine élégante comme un foulard de soie. On ne réfléchit plus : un jour on laisse aller. Se fondre dans la foule, oublier (négliger) les pitoyables ambitions que l'on avait jusqu'ici entretenues. Laisser aller : le monde nous reprend.

J'ai fait comme les autres : un jour je ne me suis pas réveillé. C'était curieux. On était dans le noir à se parler, on ne faisait plus attention : on somnolait. Les bribes se ressemblent. On pense à l'oreiller, on se demande s'il va pleuvoir,

Sommaire

Christophe Petchanatz	2	→ La vie des morts
Stéphane Batsal	3	→ Trinité + une
L.L. De Mars	6	→ La lettre A
Emmanuel Tugny	18	→ Byzance

MMI n°4 - Juillet Aout 2002

### Abonnement ou commande

pour six numéros (17 €)

pour douze numéros (32 €)

à partir du numéro

nom: \_\_\_\_\_

adresse: \_\_\_\_\_

Bulletin à expédier à :

MMI-L.P.V.  
1, rue Cdt Charcot  
35000 Rennes

Chèques à l'ordre de  
L.L. De Mars

on cherche un peu son corps (de moins en moins), les zones douloureuses, inflammées, irritées, purulentes. Avec tout ce hachis recomposer. Et lorsqu'il se lève, petit golem timide, lorsqu'il se lève, attentif à ne pas se perdre (à ne pas en perdre une miette — de soi-même), serein, il dirige ses pas vers la falaise.

J'aimerais dormir tout le temps, dans une chambre fraîche. Me réveiller parfois et je n'aurais ni faim ni soif ni — envie de pisser.

Il met son pas au bord, cela s'effrite. Il y a de la roche, de l'herbe, le bas en bas, le ciel en haut et derrière les pâturages avec les vaches dessus, bien réparties. Il met son pas au bord, dans le basculement il part avec la trajectoire d'une mouette, d'une voile sur la mer, d'une voiture dans le virage ou bien



d'un cerf-volant, il met son pas dans la tristesse, cette lassitude, le soleil insistant, cette chaleur on aimerait — pouvoir sa viande retirer et la laisser au porte-manteau, que ça ne saigne pas, que cela reste propre on aimerait — se fondre une bonne fois je pourrais me contenter d'être un objet familier, que tu garderais longtemps, que tu aimerais un peu, assez ; même moche, usé, on ne peut s'en défaire.

Il met son pas, met son pas dans le vide il tombe très élégamment, il aimerait que cela dure longtemps : cela dure longtemps, le tournoiement, le ravissement. Des gens crient, figurines posées çà et là, pimpantes, inutiles. L'air. La fraîcheur autour, cette

**3**

**D**e la terre battue — l'escalier de ciment brut d'abord, ses reliefs dans le noir, les arêtes, puis la terre battue dans le noir. Sans rampe ni lumière, avec une main occupée à l'arme, comment faire la mesure de l'escalier ? Avec son souci de vénusté et ses chaussures neuves dans la terre battue, comment ne pas

voir la poussière qui s'accroche ? Les puces qui sautent aux mollets, les rats aux cuisses, les loups qui se jettent à la gorge ? Les murs des caves sont faits de cela, les sols et les plafonds. Et au dessus d'eux, en surface, le fourmillement autour des morts, cris, le soleil de plus en plus haut. En regardant dans le noir Gisant peut voir tout cela.

vitesse. Puis le corps se disloque, trivial. Le sang roule entre les grains de sable ; la mémoire revient. On entend des commentaires mais c'est sans importance. Le sang est lourd entre les grains ; mercure et jus de viande. Rhizomes tourmentés redessinant intuitivement — quoi ?

En haut : débarrassez-moi de cette chose (le corps, les vêtements, les signes).

J'ai traversé monde IX sans m'en apercevoir. C'était ce lieu plein de commerces, de pittoresque, de soucis, d'anecdotes et de musiques mièvres. J'étais moi-même un peu superficiel.

*J'ai traversé* J'en ai bien profité.

*monde IX*

*sans m'en*

*apercevoir.*

M'agrippe au sable lourd, je fais partie de la plage (le sang très vite s'est

figé). Pour monde X nous aurons à apprendre la patience (nous aimions tant le bruit, les guitares électriques, tous ces bruits épuisants qui tissent les moments le glamour et le kitsch, la fièvre, l'habitude, la peine aussi, amère et insécable).

Alors voilà. Coule des jours paisibles sous le sable avec mes congénères. Méduses sèches avec loin au-dessus le flux le battement des marées, les pieds des enfants, les bateaux que l'on traîne, baraques brinquebalantes. Aux collègues je dis « cette fois c'est fini, n'est-ce pas ? nous n'irons guère plus loin (nous n'irons plus au bois...) ». Ils ne répondent pas (mais je sais qu'ils entendent). En d'autres temps, à cette heure-ci, je me serais interrogé sur l'opportunité d'un cassoulet. Cela me manque. Pas de manger (j'ai aimé avoir faim), ni même la saveur des aliments, non, mais le souci ; *ce bon souci*.



Et sentir toutes ses petites douleurs qui s'éveillent, les petites chroniques que fait son corps. Il faudrait dépasser la peur, comment faire, c'est qu'on se fait tout un monde d'un événement, d'un bruit, et après il faut vivre avec, dans le monde qu'on s'est fait. Il faudrait se plaquer contre une paroi, sentir quelque chose de solide, au moins contrôler une direction et s'assurer ainsi que rien n'arrivera de derrière, car c'est le dos qu'on applique aux murs, et quand on ramasse son corps dans un coin le visage se tourne au contraire de la butée, mais dans la nuit de la cave, épaissie par la terre battue, comment se jeter contre un mur afin de se protéger ? Adouber, adouber, penser que cette cave, cette impasse obscure, est une bonne planque, que dans la gueule de ce mur on est en sûreté, que désormais il sera possible de vivre. La gueule noire des murs et pas celle des chiens.

Ils s'enfoncent dans ce noir profond, dans l'épaisseur de cette peau, parcourue en surface de vivants, jonchée de morts, d'hommes qui tracent des silhouettes à la craie — et le soleil qui s'élève, écrasant encore cette absence de relief —, nettoient le sang, mesurent des distances — le soleil —, notent les directions que des témoins indiquent. L'un d'eux a fait le lien, à pieds, entre les deux lieux de tuerie et, appuyé sur le capot de la voiture accidentée, note le chemin qui l'a amené jusqu'à ce point, des noms, le nom des rues, le nom des témoins, le nom des victimes et la marque de leur

voiture — probablement une DS, Citroën, tant le pare-brise était fuyant et courbé lorsque le véhicule fonçait droit sur les tueurs —, il en est un qu'on ne note pas et qui pourtant rôde dans tous les esprits ; le nom de dieu — on voudrait l'appeler parfois, tous, on l'appelle. Et un autre peut-être, dont en surface on ne connaît pas même l'existence du trépas, sinon Thanata, qui marche en filé, suivant sans cesse la mauvaise herbe, et qui seule porte encore le nom, celui de son homme-mort. Et d'elle non plus on ne connaît pas l'existence ; c'est que la piste qu'elle suit avance par détours et ne prend nullement la voie des carnages. (Elle pourrait passer par cette voie, qui verrait ce fantôme ? Qui regarderait dans cette femme sans tain et verrait l'au-delà, d'un côté de la rue, de l'autre ? Et sentant sa présence, on identifierait un vieux mort, sans aucun rapport avec la tuerie matinale. Elle passerait au travers de la foule, coupant des phrases et faisant proliférer le silence, et les rumeurs reprendraient (il y aurait le frottement d'un mot au silence, l'achoppement d'un commentaire à l'émission d'une réserve — « je pense, commissaire,

qu'il serait nécessaire de réserver votre jugement... » —, et à mesure de sa traversée les groupes se réduiraient et multiplieraient ainsi les échanges, et que ce tapage enfle) sans

paraître avoir jamais cessé.). Elle marche, un pied, puis l'autre, l'oeil saute de touffes d'herbe en filets vert, sans inquiétude lors des fissures tariées (et dans ces fissures, dans une cave sous ces fentes, Gisant se tait et loue la terre battue qui feutre ses déplacements, il sait que le bruit pourrait faire naître des ouvertures dans le plafond des sous-sols, des trous inexistantes et qui ne viennent au jour qu'avec des bruissements, des voix, et il sait la fragilité de son abri — s'il gratte la terre se fait poussière, s'il touche les animaux mordent, s'il mord les animaux hurlent).

*Ils s'enfoncent dans ce noir profond, dans l'épaisseur de cette peau, parcourue en surface de vivants, jonchée de morts, d'hommes qui tracent des silhouettes à la craie*

4

« On était sur cette terrasse avec les travaux. On n'entendait pas les moteurs de voitures, juste le plus gros qu'ils forment ensemble, dans une ville. À l'étroit. C'était un jeudi. On a continué à se regarder sans rien dire. Je n'allais tout de même pas lui demander de répéter. Pas mes affaires, pas ma table, pas ma ville. Il s'est tu, et ta bouche a pris l'expression que j'adore. C'est ça que je voyais, sans regarder. Mon regard voyageait entre les travaux et les murs sobres et brumeux de l'église. Cette construction, j'ai toujours l'impression qu'elle vibre. C'est la lumière qui fait ça, et particulièrement la nuit, lorsqu'elle devient artificielle, ou avec la lune, je n'ai jamais su. Ne le saurai pas. Et pas d'art, ni aucune ruse : la construction n'est nullement mise en valeur par l'éclairage. Je ne sais plus si je parle de l'édifice ou de l'église... De ta bouche ou de l'édifice... Tu vois ; aucune métaphore ». Voilà, c'était dit — c'était dit ! et rien n'avait pourtant à être



dit, Thanata avait parlé, ou plutôt sa voix avait parlé pour elle, ou la voix de son homme-mort la suivait-elle dans les méandres de l'herbe ? et lorsque le filet s'arrête ainsi et que l'on bute sur un perron et que la main se tend par réflexe sur la rampe lisse et brillante, il est tout à fait naturel qu'une voix éclate, surtout une voix aimée, pour prévenir du péril. La main sur la rampe (fonce droit devant — non ! pas cette voix-là !), Thanata est immobilisée, figée, sinon le bout



de ses longues boucles blondes qui vont et viennent lentement, prêtes à aller rejoindre le reste de son corps dans la pétrification, lui montrant, dans le balancement des mèches, le coin où ses yeux ont buté, l'angle du perron et de la façade où l'herbe a disparu. Ou alors nul perron, et c'est une douille qui apparaît soudain, c'est cela qui brille, ici que le lisse s'étend — elle pense (c'est idiot !), repense au moment où le corps de son homme a été projeté sur elle, à cette main qui s'accrochait, qui s'était accrochée, qui s'accroche à l'un des trois boutons de sa robe, aux doigts comme désireux d'emmenner un souvenir d'elle dans la mort, un bouton — pour le semer peut-être en chemin, et retrouver ses pas (mais un seul, pourtant ! un seul bouton, ce n'est pas raisonnable) —, celui placé au milieu des deux autres et qui s'arrache lors de la chute du corps, et quelle pensée horrible la traverse à ce

moment, l'irremplaçable bouton, désormais introuvable, et créant une irrémédiable fissure dans sa robe, et là, maintenant, immobilisée au bas du perron, à chacun des passages de la mèche de cheveux, cette pensée revient sous une autre forme, lui montrant dans le coin la douille, qu'elle pourrait percer — elle trouverait bien quelque chose —, percer et la transformer en bouton, une stèle sur sa robe, sur son corps, marquerait à jamais cette journée, et elle en trouverait d'autres, sans aucun

doute, n'avait-elle pas entendu d'autres coups de feu alors qu'elle criait ? Deux autres suffiraient, jamais les assassins n'auraient pris le temps de les ramasser, il fallait les trouver, continuer, se procurer ces douilles avant la police — car ils sont friands de ces indices. Droit devant — elle relève la tête et glisse ses cheveux derrière l'oreille —, loin devant, au-delà du perron le filet d'herbe fuit encore, il faut tenir, se fondre aux murs à nouveau, ne pas lâcher ce fil (« ne lâche pas »), (« mort, mort et bien mort »).

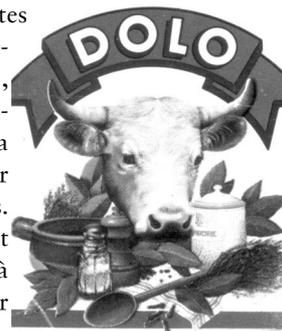
Quatrième fin.

**5** *Deux autres suffiraient, jamais les assassins n'auraient pris le temps de les ramasser, il fallait les trouver, continuer, se procurer ces douilles avant la police — car ils sont friands de ces indices.*

Attendre la nuit dans le noir, comme des rats, Orant et Gisant discutent mais sans parole, sans qu'un seul mot ne vienne résonner dans la bouche, se cogner au palais ni se jeter hors de ce local dans l'obscurité,

ils discutent mentalement, et le silence semble indiquer leur communion, tout au moins une assonance dans leurs échanges, sinon des souffles au moins se feraient entendre, des articulations craqueraient ou une main passerait dans une chevelure et le froissement des touffes ne manqueraient pas de gronder, de craquer comme une forêt sous le feu d'un incendie tant Orant a les cheveux secs, et il s'en était plaint le matin même à Gisant, mais sans insister, car immédiatement l'autre homme avait évoqué ses chaussures neuves, elles blessaient le petit orteil du pied droit. Qu'il se taise ! Qu'il cesse avec ses pompes ! voilà ce qu'aurait aimé exprimer Orant, le chef. Cela posait un problème toutefois ; le ciel était dégagé, la ville calme, ils étaient tous deux en bonne forme physique et la nuit avait été courte mais bonne, et leur mission devait se dérouler parfaitement, aussi, ce petit orteil droit... c'est ce genre de choses qui fait que tout s'écroule, et il avait fait part à Gisant de son souci. L'homme de main en avait été surpris ; Orant connaissait sa façon de travailler, et jamais il n'avait envisagé ses multiples missions sans que ses pieds ne fussent habillés d'un cuir neuf, l'odeur le rassurait, et le geste de tuer nécessitait une certaine élégance, et les chaussures neuves laissaient

des empreintes moins marquées, moins personnelles, dans la terre ou sur les moquettes. Orant avait été prêt à l'arrêter (« d'accord, d'accord... je sais, oui. C'est un rite ») mais l'autre avait déjà lancé le couplet des lacets, qu'il retirait la veille ou l'a-



vant-veille, et qu'il faisait passer à la machine à laver, ou tremper dans l'eau, afin d'en soustraire le lisse, souvent un peu gras, de ces liens neufs, et effacer le risque qu'ils se détachent



lors d'une course, ou au moment où l'on tient quelqu'un en joue. D'accord, je sais oui, d'accord... C'est vrai ; jamais Gisant n'avait manqué sa cible, qu'elle fut proche, éloignée, avec la lumière dans les yeux, le soleil à l'Ouest ou par une nuit sans lune, c'est à chaque fois d'une seule balle que s'abattait la victime — mort, mort et bien mort. Lorsque Gisant est à l'œuvre, la mort est à l'heure. Voilà le genre d'assonance qui les faisait s'en-

tendre dans l'obscurité et le silence. Peut-être le « v » était-il de trop dans le temps de l'œuvre pour une répétition sans faille, mais c'était probablement le « v » de Vitesse d'exécution, et la signature éloquente de ce Véritable tueur, de ce Vrai professionnel. Ce n'est pas le genre de chose dont on discute ici. Ça allait se passer pourtant, à un moment ou à un autre, ils allaient parler, des paroles allaient s'échanger, ou pas, mais en tous cas on entendrait bien quelque chose, il fallait bien établir, clairement, un plan d'action. Cela ne peut se passer par signes, par postures de visages connues des deux hommes. Il fait noir, et bien sûr tout est vide et silencieux, ils ont traîné la mort jusque là, dans cette cave. Qui va parler ? Quel bruit va se faire entendre ? Viendra-t-il de l'extérieur, ou ? Il serait bon qu'un mot, qu'une pensée, parvienne à s'exprimer de l'un des deux hommes, cela leur donnerait au moins l'impression de contrôler la situation, de l'avoir davantage en mains, et toute la pensée du chef se concentre sur cette idée, mais que dire lorsqu'on est piégé et qu'on en a connais-

sance ? Il va parler, il le faut, c'est son rôle après tout, Gisant attend probablement, sinon des ordres, une parole, un mot, mais à qui ? Le Gisant qu'il évoque est-il présent ? Comment savoir dans cette obscurité, elle s'infiltré jusque dans son corps, jusque dans son esprit qu'elle grignote, et ronge, car nous sommes, ils se trouvent dans une cave et dans une cave cela ronge sans cesse, même de toucher une toile d'araignée, son crissement sur la peau, rappelle le grignotement d'un rongeur, plus sec certes, plus court, et léger davantage, mais la terreur est la même dans le noir, pareil le bruit, on n'entendra jamais un linge blanc qu'on bat sur le bord d'un lavoir de ciment, ou alors il sera trop tard pour raisonner. Gisant lui-même se trouve dans le noir, rongé par l'obscurité, c'est qu'on est seul dans le noir, il n'y a rien que soi, même avec un autre, même avec une femme, tout disparaît, et tout a déjà disparu d'ailleurs, c'est bien cela, ils ont descendu les marches et ont disparu, de la surface de la terre, et l'un à l'autre tout autant. Enterrés vivants dans une prison ouverte, et cela arrive fréquemment à ce genre d'individu mais

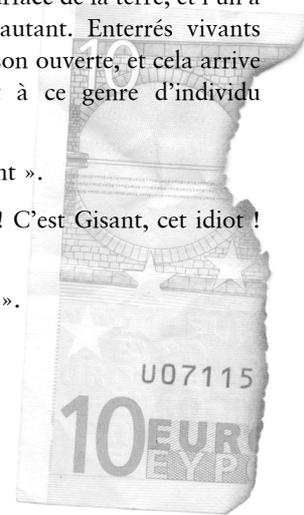
**6** *C'est vrai ; jamais Gisant n'avait manqué sa cible, qu'elle fut proche, éloignée, avec la lumière dans les yeux, le soleil à l'Ouest ou par une nuit sans lune, c'est à chaque fois d'une seule balle que s'abattait la victime — mort, mort et bien mort.*

— « Orant ».

Ça y est ! C'est Gisant, cet idiot ! Ce bavard !

— « Oui ».

Voilà.



## La lettre à L.L. De Mars 4

Résumé: Gabriel Barry, jeune écrivain qui allait publier son premier roman, est retrouvé mort d'une balle dans la tête. Son colocataire, Olivier Watez est interrogé par Cosme, inspecteur de police, et Savele, son ami légiste.

« C'est ça ?

- Hm hm.

— Vous l'avez pas tirée ?

— Je vous ai dit que non, pas encore; mais on va vous faire un tirage maintenant, on en aura besoin pour le rapport.

— Y'a beaucoup de pages ?

— Trois quatre je crois, ça va être rapide.

— Attendez, je vais vous aider.

— Me prenez pas pour un âne quand même, monsieur Wattez, je sais comment on imprime un document.

— Non non, c'est pas ça, mais il y a un truc spécial, un truc à savoir, c'est rien, une connerie: l'antivirus de Gabi empêche l'impression ; faut le désactiver pour imprimer quelque chose.

— C'est normal, ça?

— Si c'est normal, ça j'en sais rien du tout, ça fait une paye que je me demande plus ce qui est normal où pas avec ces machines. J'ai, le même antivirus que Gabi, presque le même système, c'est juste une version différente, et ça bloque pas... L'antivirus peut tourner, il empêche pas l'impression. Et là... Cherchez pas à comprendre. Elle est allumée l'imprimante, là? ... Derrière la tour.

— Ah, d'accord... Oui, ça clignote.

— Ça clignote? Ça devrait pas... Rien d'étonnant, il y a un traitement en cours. Une impression.

— Ah? Et ça sort pas? Pourtant il y a du papier, là.

— Ben l'antivirus bloque, je vous l'ai dit.

— Ça signifie que votre ami a lancé l'impression de sa lettre en oubliant l'antivirus, c'est ça?

— Oui, c'est ça, oui. Rien de très étonnant vous savez : on croyait jusqu'à il y a deux semaines que c'était l'imprimante qui déconnait et on a compris le truc de l'antivirus que par hasard, après avoir expédié inutilement la bécane en réparation. Attendez, je vais arranger ça, on va débloquent la liste de traitement et imprimer.

— Bon, allez-y... Attendez! Prenez-ça.

— Pourquoi?

— Je sais pas, mais prenez-ça... Je préfère que vous ne touchiez pas la souris comme ça, j'ai quand même envie de vérifier des trucs. J'ai que ça à foutre, c'est calme ces temps-ci. Me regardez pas comme ça Savele, ça m'énerve.

— Vous savez, il doit déjà y avoir une

belle palanquée de mes empreintes dessus. Mais bon, comme vous voulez... Je vous en fais un double, je voudrais en garder un tirage.

Voilà. Je peux?

— Faites, faites.»

«À Rennes, le 13 juin 2002

Chers tous,

*Il existe une convention peu tacite entre l'auteur et le lecteur, par laquelle le premier s'intitule malade, et accepte le second comme garde-malade.*

Isidore Ducasse — Poésies

Je vous offre l'occasion d'une convention différente, un peu, qui fera de vous les confidents d'une charogne, disons d'un mort; un mort de vos connaissances. Je vous offre enfin un peu de tranquillité.”

— Il se fout du monde!

— Vous voulez peut-être remettre ça à plus tard, non?

— Non non.



86 — Inspirez et penchez, en même temps, le corps sur le côté droit en faisant glisser de haut en bas la main droite ouverte sur le côté extérieur de la jambe. Pendant ce temps, la main gauche remonte le long du côté gauche.

“ Comment vous dire ça? Je me sens devenir fou. Ça vient, comme un chatouillement. Parce que tout corps tend, je crois, vers la stabilisation ; le moindre déséquilibre, pour peu qu'il fasse violence à ce corps, le conduira plus vite vers ce qui le détruit si cette destruction est totale, homogène. Si la réparation est plus coûteuse que la maladie, alors le corps choisira la maladie parce que, d'une certaine manière, elle le libérera de cette tension. Guérir

ne serait alors que tendre à conduire le corps vers un autre état de la généralisation, de la stabilité, appelé *santé*. Je distingue les dodelinements de ma raison, elle me semble si faible, si démunie, que je pourrais bien choisir la folie sans m'en apercevoir comme un chemin pris par distraction.

Je me couche chaque jour dans l'angoisse d'un réveil qui n'ait plus grand-chose d'éveillé; je traverse mon corps comme un parc aéré, c'est du dehors *dedans*.

*Il existe une convention peu tacite entre l'auteur et le lecteur, par laquelle le premier s'intitule malade, et accepte le second comme garde-malade.*

Isidore Ducasse — Poésies

**J**e m'idiotise, je gèle tout, je fuis les grandes oeuvres ; est-ce la terreur devant l'éventualité d'une ivresse de penser que rien ne pourrait plus arrêter? Peut-être seulement la torpeur... Le désœuvrement, la paresse... Je ne sais pas. Je ne lis que des conneries inoffensives dont j'attends le sommeil, je ne laisse s'introduire chez moi que la parole sans énoncé de la télévision, je fuis Bergman pour des séries qui remplissent précisément l'espace de mes yeux morts ; et surtout, je n'écoute plus de musique. Je me méfie de celui qui écoute Schubert sans s'effondrer aussitôt. Je ne trouve plus cette légèreté nécessaire qui fait résister aux grandes œuvres, toutes criminelles, pour en jouir. Voilà qui met en lumière une modification radicale de mon rapport aux œuvres d'art. Et plus particulièrement mon incapacité actuelle à en produire : il faut maintenir une certaine innocence pour se livrer pleinement aux œuvres auxquelles nous sommes contraints.

Je me suis fourbi une impressionnante armoire à pharmacie : anxyolitiques, anti-dépresseurs, des hypnotiques aussi. Maintenant qu'ils sont là, je ne les touche pas ou rarement. Leur présence est rassurante, comme le serait une corde dans la chambre d'un suicidaire chronique : elle avait envahi ses rêves, ses réveils, ses computations éveillées et, du jour où il se décide enfin à l'acheter, il peut entamer une vie paisible dans laquelle elle pend au-dessus de son lit, lui murmurant : *"Endors-toi, quoiqu'il arrive, maintenant je suis là"*.

C'est à l'inverse des iguanes, des couleuvres, que nous opérons le changement de nos peaux successives : chaque avancée vers l'âge adulte nous contraint à une compression atroce pour épouser une mue plus étroite.

Ce rétrécissement bat chez moi la sacCADE des heures ; c'est celui de toute prospective. j'ai déserté tellement de devoirs, d'impératifs sociaux, économiques, pédagogiques, j'ai repoussé avec violence tout ce qui aurait pu m'inviter à la légalisation, la collégialité, j'ai chassé de mon entourage quiconque s'écarte un peu de ces deux

règles : être à tout prix difficile sur la qualité de son bonheur et ne jamais vivre intellectuellement au-dessous de ses moyens... Voilà comment s'est constituée la communauté inavouable de quelques amis chevillés, je l'observe aujourd'hui, par la même terreur de ne rien pouvoir désapprendre. Nous sommes partagés entre le dégoût d'avoir conduit la vie dans ce goulet d'étranglement, et l'idée qu'il serait aussi scandaleux qu'impossible d'en rayer l'irrécusabile qualité. Je ne suis plus très certain aujourd'hui qu'un choix véritable m'ait conduit à cette impasse plus certainement qu'une mélancolie rendant tout choix égal. Condamné, peut-être, à la gravité, mon orgueil m'a conduit à en faire mon moyen. Mon moyen *visible*.



REVENU (AFP) Des dizaines de témoins de bonne foi affirment avoir croisé Jacques Lacan à diverses heures de l'après-midi d'hier, sillonnant le cinquième arrondissement. Sorti en trombe d'un bar où, selon les dires du tenancier qui l'avait reconnu à son cigare, il était resté plus de trois heures devant la télévision, une passante affirme l'avoir entendu s'exclamer « Qu'ils disparaissent tous dans leur propre trou du cul » avant de s'engouffrer dans une bouche de métro. Une équipe spéciale de l'ECF a pris en charge l'assistance psychologique des témoins.

Ça devait arriver, sûr, et c'est là : rien ne m'émeut — plus —, ne me touche, pas une musique, pas un quatuor ou même une attention à mon égard. Non, je m'en fous. Plus rien ne me change, en dehors de ce qui vient flotter un peu sur ce pissat d'anamnèse (la rengaine des choses perdues, ah perdues!) qui me reconduit aussi sec à la poisse du cyclope borné ; je n'ai fait aucun progrès, pas l'ombre, et j'use... j'use sérieux...

***il faut maintenir une certaine innocence pour se livrer pleinement aux œuvres auxquelles nous sommes contraints.*** 8

Je sais plus à quel moment j'ai commencé à glisser... Quand cette inappétence-là s'est mise à ronger ma vie quotidienne pour en faire cette satire légumineuse, ce bouillon froid. Il y avait eu des ruptures, des coups pourris, et puis des morts aussi, ça tombe jeune autour de nous ; c'est le métier sans doute qui attise la chute Ça crée pas du bonheur, c'est certain, et moins encore de goût pour le garder s'il passe.

Mais si les symptômes de ma déchéance et le départ de cette terrible détresse coïncident bien avec un vacarme confidentiel, c'est juste un des symptômes

d'une horreur qui avait déjà pris son cours. J'endeuille, je romps, j'aimante les coups pourris parce que ça va plus, et pas le contraire, je vois bien. Il m'est arrivé un truc, une toute petite chose, pas vraiment le genre d'événement apte à vous bousculer vraiment la vie, mais des fois le minuscule draine des énormités, des conséquences, la lune comme une tête d'os qui cache le soleil. J'ai vu dans ce microscopique événement la profusion de ses séquelles. C'était comme la première détonation d'un feu d'artifice compliqué. Il décolle, la première explosion disséminera quelques filets de lumières en baleines de parapluie, et l'extrémité de chaque baleine explosera à son tour. Et c'est le ciel tout entier qui est piqué de lumière, comme un parasol troué par du plomb de chasse. Et c'est la nuit.



DIVERSITÉ (AFP) Cette nuit, nouvel ensemencement sauvage d'une monoculture de l'ouest par Action Diverte: un lâché de graines par avion d'une centaines de variétés de fleurs et plantes de toutes sortes rendra très difficile la récolte de juillet. On se souvient que l'année dernière les récoltes de diversité forcée avait été l'occasion de manifestations de soutien du Centre International de Broutage Végétalien. La police craignant cette année une intervention de la Ligue des Accouplements Antispécistes redoublera ses cordons de sécurité.

Il y a eu quelques histoires d'amour et là, dans les derniers mois, c'est une autre qui s'offre à moi. Une histoire qui se profile, à quoi rien ne paraît pouvoir faire obstacle. À part moi; et c'est plus possible. C'est pas que l'amour se soit émoussé dans les autres, pas du tout. Ce truc là a une aptitude à se régénérer que ça vous en fout la trouille, quelque chose d'une bestiole en mutation qui tire profit de l'adversité comme du reste pour

*Ce truc là a une aptitude à se régénérer que ça vous en fout la trouille, quelque chose d'une bestiole en mutation qui tire profit de l'adversité comme du reste pour tenir et prendre de la graisse.*

tenir et prendre de la graisse. Non, c'est moi qui suis plus étroit que l'amour, et j'ai plus de quoi remplir celui-là avec des nouvelles singeries. Je n'ai plus que des souvenirs à fournir pour empailler ma nouvelle amourette. Pour dire les choses généralement, maintenant que je suis, pour vous aussi, aspiré dans le temps des inéluctables généralités, c'est moins le présent partagé qu'on aliène à une seule vie dans la conjugalité que le souvenir, qui résistera, lui, dans le temps d'après la coupure; combien d'actes seront rendus impossibles pour avoir été chevillés à la communauté de chaque jour? Combien, sans devenir une comédie patinée ou le vertige d'un ressassement infini? Chaque nouvelle tentative d'oublier l'amour par l'amour contamine un peu plus le suivant par le choix impossible entre parodie et amnésie. Parler et rire le même rire et la même parole ça va faire d'une autre la même personne pour l'éternité; et c'est pas loin d'être criminel, ça. Et quel plaisir je pourrais en tirer je vous le demande?

REDON (AFP) Un homme a été découvert mort ce matin dans son appartement, mystérieusement congelé sur son canapé devant sa télévision allumée.

Ça veut dire que je suis désormais complètement en face de moi, je pensais pas faire si vite mon tour. Ma précédente rupture avait, et j'en savais rien du tout, rompu bien autre chose que quelques années à babiller à deux les plans d'un entonnoir.

C'étaient des années au fond si bien, si joliment remplies faut dire ce qui est quand même, que les trente années suivantes auraient pesé de toute façon bien moins lourd qu'elles. J'ai après ce coup-là remarqué quelque chose, sans trop savoir si c'est parce que l'âge me rend moins myope à mes propres actions ou si ma jolie histoire était plus jolie que les précédentes: il faut inventer un discours de la rupture. Un vocabulaire particulier, et aussi les bases campées d'un récit solide qui va vous figer ça dans le marbre. À chaque



fois. Il ne peut pas être véhiculé par l'amour qui, lui, a clôt toute explication dès son apparition; le discours amoureux contient l'impossibilité de penser sa fin ; la pérennité y est tout bonnement implicite, ce qui doit expliquer que les ruptures aillent puiser à leur périphérie la simple possibilité d'être énoncées, sinon d'être pensées. Causer autour, ce sera maintenir l'éternité intacte, ramassée dans de la matière: un trou noir de poche."

— Vous m'aviez pas dit qu'il s'en foutait, votre ami, de l'amour et des femmes?

— Faut croire que Gabi me disait pas tout. Pas de cette manière en tous cas c'est sûr ; il m'avait dit pour la rencontre... qu'il avait fuit... tout ça... mais bon: c'était léger, ça avait l'air très léger, je vous assure. J'ai peine à y croire, quand même. Il est bien foutu de fictionner en écrivant sa lettre d'adieu, vous savez... Ça me paraît moins invraisemblable de l'imaginer se tailler un dernier costard pour l'éternité qu'en train de pigner sur son coeur perdu. Pourquoi ça l'aurait tant fait chier, hein, de plus pouvoir aimer?, je me demande... Le prix que ça coûte est tellement démesuré en regard du plaisir qu'on en retire ; non?

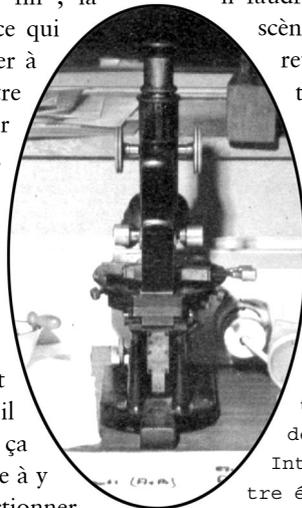
— Ça me paraît bien raisonnable comme point de vue, ça... bien arithmétique. C'est pas tellement propre à saisir tout ce que ça a d'impénétrable, l'amour.

— Suffit de pas y foutre un doigt, un seul, et c'est bon.

— Vous croyez pas qu'on tombe amoureux?

— Pas une seconde. C'est pareil que les indices, on trouve que ce qu'on cherche. Vous permettez?, je continue.

"On va entourer d'odeurs de cuisine la rhétorique des déchirements Les plus décidés à en finir useront de l'adultère pour avoir simplement une forme à présenter, un arbre pour la forêt ce serait ça, oui, quelque chose comme ça. Quelque chose de précis à dire plutôt que l'horreur de s'avouer tout entier



dans l'absence ; histoire de renverser le cours des symptômes comme un gant qu'on retourne. La plupart du temps, il faudra s'y reprendre à trois fois, quatre, rejouer la scène du chant du départ à l'unisson du chant du retour, pour rendre plus atroces encore des relations qui ne présentaient sans doute pas avec assez de force leur irréparabilité. Il s'agit de bien détruire. De mettre le paquet et raser Carthage pour se résoudre à affronter la mélancolie. La raison ne peut rien faire là-dedans. C'est balayer jusqu'à la raison même.

CLÔTURE (AFP) Le dernier pan du mur flottant dressé en dehors de toute eau territoriale grâce aux fonds récoltés depuis cinq ans par l'Association Internationale contre la Vulgarité vient d'être élevé. « Nous avons craint jusqu'à la dernière minute que les fonds ne nous permettent pas de peindre l'inscription » déclarait hier soir le président de l'AIV, tandis que s'étirait déjà la désormais célèbre phrase de 150 kilomètres tournée vers les USA : « Vous ne nous intéressez plus ». La muraille canadienne devrait être achevée vers la fin de l'année, et on a confié la rédaction de la sentence pour la muraille japonaise à l'écrivain Kenzaburo Ôé. Des millions de bobines de films d'origine inconnue flottent du côté américain.

Tout ça m'a occupé un brin, à des reprises, même si, peu nombreuses les vraies, mes histoires d'amour étaient lardées d'historiettes à gommer les ruptures. C'étaient ces bredaines où je m'engouffre pour pas tomber voir la pluie des coups. J'ai essayé à chaque fois de réduire mes grandes histoires à des galeries de foirades dans ces moments-là, de jeux de loupes grossissantes sur des événements, j'ai dressé contre ces jours passés avec mes femmes l'hallucination de l'ennui, du patinage et de la bassesse. J'ai tenté d'abominer quelques légers agacements. De haïr des moments de torpeur à peine visibles. J'ai dressé des centaines de bûchers quotidiens, j'ai fait ma route droite pour aller tordu. Une petite chose toutefois signe la défaite de ces bredouillements haineux sur ma

**10** *Ça me paraît moins invraisemblable de l'imaginer se tailler un dernier costard pour l'éternité qu'en train de pigner sur son coeur perdu. Pourquoi ça l'aurait tant fait chier, hein, de plus pouvoir aimer?, je me demande...*

conjugalité passée : les inventions que cette haine mal jouée propose sont dérisoires, malades, en regards de celles que l'amoureux produit chaque jour pour se supporter aimant. À quoi pouvaient servir ces réquisitoires puisqu'ils ne réparaient rien ? Il palliaient peut-être à la violence de ce puits de mémoire où je risquais la noyade (et dont les corrections insistantes du passé le plus proche ne valaient pas plus cher que mon désir de souillure). Et, à chaque fois j'y revenais constater l'état de ma raison.

Ce qui m'a abattu, c'est bien moins ces séparations toujours plus crevantes, de plus en plus c'est vrai, que de me savoir si fatalement voué à obérer, désormais, toute vie commune ; nécessité qui marque un si profond changement dans mes aspirations à trouver une paix quelconque, qu'elle me fait douter de la clarté de mon choix. J'en viendrais à douter d'avoir choisi un jour un fauteuil plutôt qu'un autre. Moi

qui ai si peu le goût de la mimique chrétienne et du Salut plâtreux qu'offre leur bœuf d'amour cloué, j'ai plongé, servile et agenouillé, dans l'intranquillité.

Mais je réprouve l'idée qu'elle m'apporte la moindre rédemption. Cette intranquillité-là a trop peu la saveur d'une vie en marche telle que je pensais conduire la mienne; elle a celle des attouchements de pissotières qui font des lendemains de désespérance assurés pour celui qui aime trop avoir sa part de malheur et prendre un bain chaque jour. J'ai troqué le glissement des jours hypnotiques de la vie conjugale pour le somnambulisme.

“ On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui. “, alors vous serez sans doute indulgents si la description est jolie.

J'ai le corps triste.

Et je suis aujourd'hui, comme je ne l'ai jamais été, tout entier livré à son gouvernement. Je me rase depuis des semaines comme on fait la toilette d'un mort. Alors forcément, ça aide.

Moi, c'est ce Jonas tremblant qui respire péniblement caché de lui-même dans le corps de son bourreau. Mais moi, c'est aussi la bête autour qui s'est échoué dans un

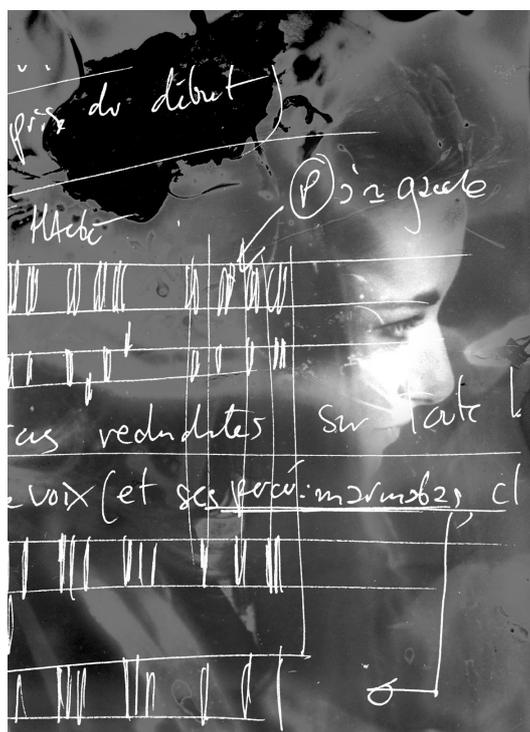
évier. Tout me ramène à une sensiblerie de musaraigne ; les nuages sont tristes, les enseignes lumineuses, les bordures de trottoirs, l'herbe arrangée autour des immeubles, le flux de La Vilaine sont les parois me renvoyant mon ennui et ma lourdeur ; ma ville est une crispation. C'est le bordel définitif dans la banque de données ; la futilité de mon espèce a fini par me transformer en monstre, entre le glucose et l'abandon du vaisseau : un épisode de Calimero me fait sombrer, Auschwitz me fait rire.

Je me rappelle quelques moments d'étonnements, quand, même, des potes disaient s'ennuyer : je ne voyais pas du tout de quoi ils parlaient. C'est bon, je suis affranchi, j'ai attendu longtemps, très, mais je me suis professionnalisé en à peine deux

mois de formation; aria, fardeau hic et dégoût, la torpeur et le plafond qui tombe lourd.

Écoutez-là!, la voix de ma raison, comme elle est rigoureuse dans cette foire aux cochons qui bat mes tempes: elle se souvient bien, elle ; elle me rappelle que les paires de fesses perdues ne m'inspiraient plus guère qu'un coït poli et convenable... que même je les fuyais souvent pour ne pas avoir à m'expliquer sur cette précaution... Comme elle se rappelle bien, ma raison, combien je m'emmerdais un peu plus chaque jour, furieux de ne plus rencontrer les fantômes

que j'avais choisis... Mais cette voix-là ne résonne que dans les conversations ; de temps en temps dans la chambre d'écho précédant le sommeil où je me livre à une schizophrénie scénique comme si j'étais devenu le ventri-loque d'une raison dont je ne partage plus aucune cause. Allez comprendre! La seule trouvaille de ma raison, depuis longtemps, c'est la cave et l'armoire à pharmacie. Ce dont mon cœur, lui, se souvient, il a été le chercher avec acharnement, pièces de bonheur charnues dispersées comme les membres d'Osiris dans le corps informe des conjugalités



*Je me rappelle quelques moments d'étonnements, quand, même, des potes disaient s'ennuyer : je ne voyais pas du tout de quoi ils parlaient.*

**11** tout de quoi ils parlaient.

passées. Et c'est le coeur qui l'emporte. Il me dit, lui: "crève". À la raison, pareil: "crève". J'abandonne. J'écoute mon coeur.

URGENCES (AFP) Bordeaux, nuit de samedi à dimanche. Un nouvel accident consécutif aux vagues de naissances d'enfants sans papilles: onze adolescents ont été transportés d'urgence à l'Hôpital Pellegrin, intoxiqués par une sauce grand-veneur de premier choix substituée à la sauce habituelle de leurs hamburgers. Aucune revendication n'a encore signé cet acte de terrorisme culinaire, troisième de ce mois-ci, et aucune indication n'est encore venue éclairer l'origine des bidons incriminés. Fait curieux: trois des adolescents hospitalisés étaient pourvus de papilles.

Des journées stroboscopiques s'enfonçant, moi — machine sans paupière — vidée de toute image, dans des nuits épaisses comme de la chair; abattu par autant de cauchemars éveillé, je peux tomber dans un sommeil sans rêve. Pendant quelques jours je me suis décollé d'un bond de la sueur qui m'appliquait aux draps pour me jeter sur des travaux aberrants, avec un enthousiasme à vous glacer le sang. C'était la joie du plongeur. J'ai peigné quelques fictionnettes oubliables, bredouillé des poèmes pour fuir mon roman, regoûté la quincallerie narcotique de l'essai. Tout ça me tendait jusqu'à dix heures du matin dans une frénésie que, pourtant, la certitude d'accomplir une tâche jetable ne quittait pas. L'écran de l'ordinateur était le seul endroit où je ne me voyais pas. L'hébétude morbide du lendemain est venue chaque jour punir cet emportement en me clouant un peu plus à ma consternation.

C'est vrai... Aussi extravagant que ça paraisse... À chaque fois, à chaque nouvelle histoire, nous avons voulu l'amour. Il y a décidément plus d'un point commun entre la recherche de Dieu — la recherche de sa présence — et celle, au coeur de la vie même, de cette invention littéraire curieuse et encombrante qu'est l'amour; les chrétiens ont sans doute voulu évoquer — plus que l'immanence — l'équation du désir qui est au travail dans ces deux figures, par l'Incarnation. Mais ceci, au lieu de nous rapprocher de Dieu, propulse surtout l'amour dans sa sphère et l'arrache de notre vie. **12**

*les chrétiens ont sans doute voulu évoquer l'équation du désir qui est au travail dans ces deux figures, par l'Incarnation. Mais ceci, au lieu de nous rapprocher de Dieu, propulse surtout l'amour dans sa sphère et l'arrache de notre vie.*

de, quelle que soit son aptitude à concevoir l'inéluctabilité de la mort, du fait qu'elle soit aussi pour soi. Que le singulier soir brutalement happé par le général. Et personne, bien qu'il n'ait jamais vu l'amour autour de lui à la hauteur de celui qui alimente nos bibliothèques, n'admettra ne pas être au-dessus de cet échec millénaire: l'absence de



tout constat, l'impossibilité de trouver dans aucun témoignage l'écho de ce qu'on imagine pour soi, au lieu de le décourager, le convaincra que si l'amour n'est pas encore au monde c'est que personne autant que lui n'a été foutu de lui donner toute sa substance; là où sa raison devrait le conduire à conclure que si l'amour n'est pas au monde, c'est qu'il est un produit aussi hybride et inviable de parties inconciliables qu'un Minotaure ou une sirène (l'amour, par exemple, se veut être ivresse et paix). C'est peut-être d'ailleurs ce projet lui-même, simplement le fait qu'il y en ait un, de projet, qui interdit la spontanéité nécessaire pouvant, qui sait?, en être le berceau... Quoiqu'il en soit, ce que nous savons de l'amour nous condamne à ne pas pouvoir nous aimer.

Là s'arrêtent les comparaisons avec la piété et la foi; il ne fait presque aucun doute que celui qui se sent rejeté de Dieu là où il s'était simplement trompé de prière, deviendra un athée d'une parfaite dévotion et un redoutable prosélyte de sa nouvelle chapelle; cet excès de la guérison ne se retrouve pas dans l'amour d'un être charnel, puisque ce dernier sentiment n'est pas subsumé à son objet: l'hallucination peu prendre à nouveau corps dans n'importe quelle femme. Enfin, jusqu'à une certaine limite. Celle que je viens de rencontrer.



ACCIDENT VITAL (AFP) Cette nuit le Trashycult Groovibar a été la scène d'un adrame contemporain; l'acheteur d'une oeuvre virtuelle ayant refusé de payer la non-somme symbolique à l'Artiste Sans Oeuvre Philippe Cybernéant, les deux hommes en sont venus à l'absence de réaction vive. Le silence a fusé entre eux, et l'inertie a éclaté. Les deux hommes sont passés directement de l'état solide à l'état gazeux.

Je pense que c'est un mal nouveau ; une donne à laquelle nous ne sommes pas préparés, dont ma génération fait les frais. Une sorte de cul-de-sac dans la lente métamorphose de notre espèce. Avoir voulu placer dans la conjugalité l'actualité d'une passion brûlante à laquelle l'histoire de l'amour se gardait bien de donner une durée, et sous toutes formes inventoriées par elle, voilà le désordre dans lequel a choisi de s'établir la relation charnelle pour ceux de mon âge. La précédente génération avait coutume de la laisser dans un puits de désirs littéraires sans les mêler aux siens... la suivante apprendra peut-être à la considérer comme implicitement courte, et la vivra mieux, ou pas. Coincés que nous sommes, nous, entre la popote, les romans de gare, une affaire qui marche, les secrets de famille et les onze mille verges. Je ne nous donne pas un siècle avant que nous ne puissions plus déchiffrer un seul de nos livres ni



les étranges secousses qui les traversent.

Vous qui me lisez, vous me connaissez assez pour savoir qu'un autre jour j'aurais pris tout autre chose que l'amour, que ça aurait pu être l'inébranlabilité terrifiante du fascisme, l'implication des oeuvres d'art dans une conception économiste du monde et des hommes, l'infirmité de l'esprit devant tout allant toujours pire et pire encore, le mépris des hommes pour ce qu'ils font de mieux et de plus beau, la vulgarité indéfectible de la droite, la bêtise communautaire contre cette merveille qu'est le sujet, la vie entière au second degré des âmes transparentes, l'enfilade des commémorations qui cachent les vivants et murent les morts, ce ne sont pas les raisons qui manquent d'avoir peur de tout et de tout le monde, de laisser la tris-

*Je ne nous donne pas un siècle avant que nous ne puissions plus déchiffrer un seul de nos livres ni les étranges secousses qui les traversent.*

tesse tout me prendre et remplir mes armoires de gelée. Mais après tout, cette histoire là, l'amour que j'ai congédié de ma vie sans m'en rendre compte, c'est un peu comme tout le reste; tout ce que je veux pour mieux vivre me tue à petit feu. Ce que j'ai voulu m'a eu, j'ai reconnu tellement de choses dégoûtantes que je n'ai plus rien à toucher sans dégoût.

Mettez-moi mon costume blanc, celui d'été, même si c'est l'hiver.

G.B."

— Alors?

— Alors je comprends pas très bien pourquoi il a pris la peine de pondre une tartine de quatre pages comme celle-là avant de se flinguer. On dirait un mec qui prend deux heures pour vous dire: "À quoi bon causer"...Ça vous étonne pas, vous?

— Non. Ça m'étonne pas. Vous savez, c'est souvent bizarre ce que les gens qui se suicident considèrent comme de la première importance avant d'en finir ; ça ressemble rarement à ce qu'on imaginerait de crucial dans ces moments-là. Certains rangent intégralement la pièce où ils se pendent, plient leurs vêtements, font la poussière. D'autres règlent des futilités administratives; les lettres, curieusement, c'est plutôt rare. Des billets des fois, très courts. Ça désempare beaucoup les proches, ça. Ils voudraient sans doute un mot d'excuse. Ou une explication ; comme s'il pouvait en exister...

Récemment, on a eu un suicidé qui a pris deux jours, enfermé, à finir une maquette de monument à la con avec des cure-dents avant d'ouvrir le gaz. On en a eu un autre qui a acheté un chien trois heures avant. Il voulait peut-être caresser un truc de chaud et de vivant, lui raconter sa vie, est-ce que je sais? Y'a t-il un moment où on soit plus seul devant soi que celui-là, où on échappe plus complètement à ce que le reste du monde attend de vous?

— Hmm, marrant. Enfin marrant façon de parler. Mais là, la lettre de Gabi, c'est pas vraiment ce qu'il a écrit de mieux. Un pensum de plus sur l'amour... ça pourrait tenir en deux lignes, non? : "j'ai tout fait pour que ce soit impossible, et je ne peux plus vivre dans cette impossibilité. Boum."

— Vous êtes un peu dur, il y a des trucs pas mal là-dedans.

— J'ai l'impression de lire des centaines de lignes raisonnables pour nous dire qu'on peut pas raisonner le sentiment amoureux. C'est quand même assez vain, non?

— Vous en causez comme d'un texte pédagogique... C'est une lettre d'adieu quand même, c'est pas un manuel à l'usage des jeunes gens. Vous m'étonnez monsieur Wattez...

— C'est vrai, je suis énervé. Je cherche des causes, voilà. Et cette lettre me donne mal à la tête. Pas de cause.



Je devrais être effondré, triste, je devrais tomber comme un sac, de tristesse, et je suis en colère. C'est très con, ce que j'ai dit.

— À propos de la vanité d'un tel discours sur l'amour?

— Oui, à propos de l'utilité d'un texte en général. Je crois que c'est le sujet qui m'énerve, l'amour, le manque d'amour, la perte de l'amour... cette chiennerie à fond... que Gabi se salisse les bottes là-dedans, ça me fout vraiment en pétard ; je crois que j'aurais préféré des grands motifs bien généraux, et j'ai honte d'ailleurs. Sa mort me change tout, je débloque, je cherche dans tous les coins de l'universalité ; il a jamais eu



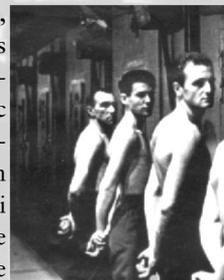
l'air aussi seul ; je le vois, là, avalé par quelque chose d'immense... Alors je le perds des yeux dans cette machinerie sans limite. J'ai vraiment honte, mais ça doit être normal ce qui m'arrive, ça a l'air tellement plus fort que toutes les idées, ça a l'air de tout tuer, même si on se répète qu'il y a forcément des choses qui ne meurent pas. Spinoza disait "faire chaque jour l'expérience de l'éternité"... Je suis pas sûr d'avoir vraiment compris de quoi il parlait, moi j'ai

toujours pensé qu'il parlait du sujet, enfin de ce qu'on appellerait aujourd'hui le sujet. On se disait toujours avec Gabi que la seule chose qui mérite un peu qu'on se penche dessus, qu'on lui donne du temps, c'est le sujet; et c'est tout, vraiment tout. Le reste, c'est le symptôme de la terreur. On avait plus besoin de se le dire, il suffisait de regarder autour, de voir tout le monde se coaguler, s'infantiliser, pleurnicher, comment vous dire? Vous cherchez du discours, vous ne rencontrez

que de la musique, des bruits de bouche, de la fête, des scènes, des échafauds c'est pareil, exactement. L'humanité d'un groupe dépend de son attachement au sujet... à chacun des sujets qui le composent... à la personne si vous préférez, la singularité... mais même ça c'est devenu un mot collectif, un lampion, allez parler après ça!

— L'humanité d'un groupe?

— Oui; ça vous intéresse vraiment ce que je raconte, là? L'humanité d'un groupe... Aucune chance d'être complètement un homme si on laisse la supervision de son être à des intérêts, à des rêves collectifs. Le moi, cette merde, c'est encore un prospectus, sa composition n'appartient qu'aux autres, pour que chacun ait un petit bout de la photo. On la prend pour les autres, la photo, on a peu de chance de s'y reconnaître mais on l'a tellement chantée la chanson de l'interdétermination... Je n'ai rien à voir avec moi ; c'est notre ami Jef qui nous le traduisait comme ça, le "je est un autre" : je est un autre que moi. Autant de différence entre lui et le sujet qu'entre cette pellicule inversée surprise dans le miroir et celui qui la regarde



par ses paupières trouées. Un projet de groupe qui ne découle pas de la singularité absolue de tous ceux qui s'y associent les étrangle tous, n'est le reflet d'aucun d'entre eux mais d'une bestiole mythologique inviable, monstrueuse, il nous reconduit à la porte de l'espèce... Les limbes... L'enfance éternelle des animaux.

Bon, je retire ce que j'ai dit sur la lettre tout-à l'heure, vous avez raison, je pense à l'envers, je mélange tout. Ça m'énerve d'autant plus que je défend des idées complètement contraires toute l'année.

— Sur l'amour?

— Non, non, pas ça ; non. Sur la vanité d'un texte; ce texte, évidemment qu'il est pas vain, ou plutôt que sa vanité est apparente, ça marche pas comme ça le texte : rentabilité, efficacité, visibilité des effets... Cette lettre, une lettre de plus d'accord, elle complète le panorama dans le cadre duquel la fumisterie amoureuse est possible... elle est l'espace de ce scandale, si vous voulez. Vous comprenez? Si un tel texte n'existe pas, celui-là ou un autre de ses semblables, un de ces textes qui sont en butte à des choses indestructibles, alors il n'y a pas de fumisterie, il n'y a pas de scandale parce qu'il y a une personne pour s'en affliger... Il participe à donner du sens à tout ça. Sa destination, c'est pas de corriger un état de fait, mais de lui donner du sens.

— Comme quand Cosme met enfin la main sur le corps d'un disparu?

— C'est pas con,

— Merci

— c'est exactement ça, oui.

Pour qu'il y ait un mort, un deuil, il faut montrer le corps. Sinon on nage dans l'indistinction, le silence, on est pareils à des bêtes, pareils. Vous avez sauvé la lettre?

— Non. Vous voulez que je le fasse?

— Oui, je veux bien une copie sur disquette. Vous dérangez pas. Oui, je prend le mouchoir.

Tiens, c'est curieux.

— Quoi?

— Le titre du document, là , sur la barre de navigation.

— Quoi?

— La barre bleue au-dessus du menu... Le nom du document est dessus, là.

— Chap XIV?

— Oui.

— Ça peut vouloir dire quoi?

— Ben une seule chose: c'est un document qui a déjà été sauvé sous ce nom-là, un chapitre de récit manifeste-

ment, et il a écrit par-dessus.

— Pour l'effacer?

— Pas forcément, non. Il pouvait être en train de bosser sur ce chapitre quand il a décidé d'écrire la lettre. Je vais sauver directement

sur la disquette, comme ça on verra s'il l'a écrasé ou pas.

— Alors?

— Alors il a été écrasé, oui. Gabi a sauvé sa lettre par-dessus l'ancienne version, et on saura pas ce que c'était : il n'y a pas de fichiers de backup, de sauvegarde si vous voulez, et il n'y a qu'un niveau d'annulation sur ce logiciel de merde. On peut pas revenir en arrière pour voir ce qu'il y avait avant.

— Vous savez où il archivait ses textes?

— Je suppose que c'est à l'endroit où le logiciel sauve les documents par défaut, c'était pas une flèche en informatique Gabi. Ça doit être un beau bordel. Faites "sauver sous", ça vous conduira tout de suite à l'endroit où la lettre a été sauvée.



— Hmm. Voilà. Fictions.

Attendez, je reviens en arrière; oui, on est dans un tiroir documents. Il y a plein de tiroirs à l'intérieur; ça a l'air plutôt rangé, et pas mal classé, contrairement à ce que vous disiez. Articles divers... Articles glanés ligne... Courrier... Essais...

*Par curiosité je vais quand même regarder ce que la machine a dans le bide, j'adore rentrer dans les disques durs où j'ai pas été invité*

**15**

Fictions... Ça doit être là-dedans, les chapitres du récit ; c'est là que la lettre a été sauvée en tout cas.

— Vous voulez que je jette un oeil à tout ça?

— Non, il est tard, je vais tout de suite aller poser quelques questions à vos amis histoire de boucler ça rapidement, je n'ai pas vraiment de raisons de faire une enquête approfondie; je crois que le suicide est indiscutable, non? Savele?

— Moui. On verra ce que les micro-traces et la balistique ont à raconter, mais moi ça me va, oui. On dirait bien. Par curiosité je vais quand même regarder ce que la machine a dans le bide, j'adore rentrer dans les disques durs où j'ai pas été invité; peut-être que d'autres textes vont nous éclairer un peu sur les motifs de ce garçon d'écourter une vie si prometteuse; je vous laisse à vos marottes et vos empreintes, et on se retrouve ce soir chez Cortone, il fait du lapin. Vous envoyez un mot doux au

proc pour l'autopsie et vous essayer de trouver un morceau de famille du défunt pour les formalités noires.

— Je vais faire ça. Vous avez rien d'autre à faire aujourd'hui Savele?

— Non, j'ai rien plus à découper sous le coude, j'ai fini le drame de la jalousie hier soir. Vous disiez que votre ami allait être publié bientôt; c'était donc fini, ce bouquin?

— Non, je crois pas, enfin, je suis pas sûr; je crois que l'éditeur avait signé sur la lecture des premiers chapitres. Faudrait lui demander.

— Ça m'étonnerait que ce soit très utile vous savez. Savele, vous avez pris toutes les notes nécessaires? Vous filerez l'écaillage du mobilier à Ménardot, il doit être à la caisse avec les frigoristes à bavassez pmu ou football. Cortone pourra pas venir, il a encore du boulot au labo sur le drame de la jalousie.

— Excusez-moi, mais, juste une question, curiosité : vous faites toujours les levées de corps monsieur Savele?

— Ben oui, on est pas à Paris ici, alors je m'en charge. Mais j'imagine que dans la plupart des villes de province c'est souvent comme ça... De toute façon, même si on avait une équipe ici, je ferais encore la levée de corps. C'est le début du travail, le lieu d'une mort appartient au mort ; et puis c'est bien autre chose... La réquisition par l'OPJ de mon coeur c'est en général bien plus que la sollicitation de ma contribution medico-légale... une sorte de conversation entamée il y a quelques années qu'on poursuit de corps en corps...

— Vous travaillez ensemble? Souvent? C'est vraiment légal, ça?

— C'est pas illégal.

— Vous raconterez votre vie et la mienne par la même occasion un autre jour Savele, ça nous évitera le compte-rendu de vos années d'internat que je sens venir au tournant : il faut qu'on jerte assez vite. C'est pas désagréable de causer avec vous monsieur Wattez ; les biotopes où on a coutume de mourir âprement sont généralement moins réceptifs à la métaphysique. Les grandes lignes de la condition humaine y trouvent plus le théâtre de leur fragrance brutale qu'un terrain d'exploration philosophique. La philo s'y résume souvent à un traité des moyens de s'enrichir et, hélas, les motifs de suicide ou de trucidage en découlent le plus souvent.

— Je dis pas que votre compagnie me soit désagréable, vous savez, mais vues les circonstances de notre premier rendez-vous je suis pas sûr que notre histoire d'amour soit bien partie. On peut y aller? Je supporte vrai-



ment plus la présence du corps de Gabriel dans notre dos, ça me coûte trop d'effort pour regarder ailleurs; tout-à l'heure j'avais envie de gueuler "Enlevez-moi ça!" tellement Gabriel c'était la vie-même. Je crois que ça y est, je me suis fait à l'idée qu'il est mort et que cette chose-là n'est plus qu'un mémorial à enterrer le plus vite possible. Et puis j'ai des tas de choses à faire maintenant.

— Relativement à la mort de votre ami?

— Ben oui, on devait faire un truc demain avec Gabriel, il faut que je vois ça avec les potes.

— Je vous emène avec nous, nous-aussi on doit voir vos amis dans le bar où on a été vous chercher.

— D'accord. J'ai les quilles qui tremblent un peu, ça m'arrange de pas marcher. Il va falloir qu'on revoie le programme, on va peut-être annuler, je sais pas encore.

— Le programme de quoi?

— Une lecture ; une lecture publique. Ça fait plusieurs mois qu'on manoeuvrait avec Gabi pour se taper l'incruste dans un programme de lectures tout ce qu'il y a de plus institutionnel. Il y a des lecteurs assez connus, certains bossaient dans la revue de son père; grâce à ça il avait réussi à nous glisser dans la programmation. C'était surtout pour faire un peu de retape pour notre festival à nous, le truc qu'on veut monter avec les copains depuis presque un an maintenant.»

*Je crois que ça y est, je me suis fait à l'idée qu'il est mort et que cette chose-là n'est plus qu'un mémorial à enterrer le plus vite possible.*

Olivier se demandait bien si ça pouvait les intéresser, messieurs Cosme et Savele, dont chaque parole était précédée de tellement loin par leurs fonctions et toutes celles encore qu'une imagination bien trempée pouvait leur greffer qu'il aurait été bien incapable de les en décoller, mais oui oui ça les intéressait tout ça, et d'ailleurs tout semblait les intéresser ces deux-là, tout ça le festival et la lecture publique et les romans, la ribambelle des potes autour comme les satellites patinant vain d'une planète avalée par l'espace temps, la microvie des micro-publications et la mort brutale évidemment de celui qui allait tout juste s'en sortir, les détails qui organisaient cette

agitation souterraine, si souterraine qu'aucun de ses échos ne ridulait jusqu'à la berge des autres vies, et c'était ça surtout, d'ailleurs, qui les passionnait le plus : l'impassibilité du monde au-dessus des secousses d'un organisme pour lequel tout ce qu'il y avait de plus vital était à lui parfaitement inutile et invisible, les années passées à tailler polir et lustrer et adorer des idôles compliquées qui auraient partout ailleurs rejoint aussi sec la déchetterie, c'était de la vie têtue trouvée dans une ampoule électrique. Il arrimait sans respirer les phrases

aux autres, Olivier, s'absorbant assez dans son propre bastringue pour n'en entendre aucun autre et surtout pas le requiem qui jusque dans les escaliers et la voiture de Cosme s'engouffrait avec eux. Il fit tant et si bien le petit père, il décortiqua pour eux l'A à Z de l'oralité, siffla sans fausse note l'histoire des écrivains à micros et à bandes

(et mit d'autant plus de conviction à les persuader du caractère exceptionnel de ce type de spectacle que lui-même s'en foutait royalement — et donc ne risquait pas de trembler de bouillir ou de sortir le quatuor à cordes des soudures passionnelles —) que Savele surtout envisageait de perdre son samedi soir, pourquoi pas?, pour avancer d'un pas dans l'exploration du zoo texticulaire et braillard.

«Et vous comptez faire quoi alors, pour le spectacle, pour votre ami? Faire lire ses textes par quelqu'un d'autre?»

— Je ne sais pas. Je vais peut-être les lire moi-même, si les organisateurs sont d'accord...

— Vous pourriez lire sa lettre, non?

— Pourquoi pas, oui. C'est une idée. Ça va pas être un peu trop pathétique, quand même?

— Cosme, ça vous dit d'aller vous taper une petite lecture samedi, hein? Des trucs modernes comme tout, des peaux-rouges nous disait monsieur Wattez, comme vous en verrez jamais dans votre télé.

— Essayez pas de me faire passer pour un vieux con



réac, Savele, vous savez très bien ce que je pense de la télé. Mais bon : je voudrais pas vexer notre ami, mais un brin me dit que ça va me faire sévèrement chier cette affaire. Vous avez beau me dire qu'on est à mille kilomètres des salons poétiques où se distille un ennui courtois, je vois pas très ce que ça va changer, la modernité de nos poètes du jour. Déjà que le théâtre m'emmerde, mais là, un troupeau de conneaux qui viennent me confier leurs énervements du moment dans des râles de bête brûlée, je crains le pire.



— Écoutez, je veux pas vous mentir, et j'ai beau retourner tout ça dans tous les sens je peux pas vous dire mieux : c'est marrant. Pour le reste, tout ça est évidemment souvent très con et très menteur, oui, mais c'est marrant. C'est du rock'n-roll! Littérairement, une lecture publique c'est vrai que c'est soit une cuisson à l'étouffée du texte qu'est pas fait pour ça, soit un moyen

de rendre tenables des textes à chier ; mais c'est un truc de marchands de soupe, faut comprendre, on vient fourguer des plaquettes à 100 balles qu'aucun libraire ne veut, et on met le paquet; les bonimenteurs pour détachant universel ou machines à traire les ménagères sont des rigolos à côté, de la petite bière! Ceux-là au moins essaieront pas de vous émouvoir, c'est déjà pas mal, non? Vous verrez, ça peut être vraiment bien, ça dépend des auteurs, mais ceux qui brosent vraiment pour l'oralisation, il y en a des franchement épatants, et il y en aura un samedi du tonnerre de Dieu ; je vous les file ces invitations ou pas?

— On est arrivés. Merde, il y a pas une place Savele.

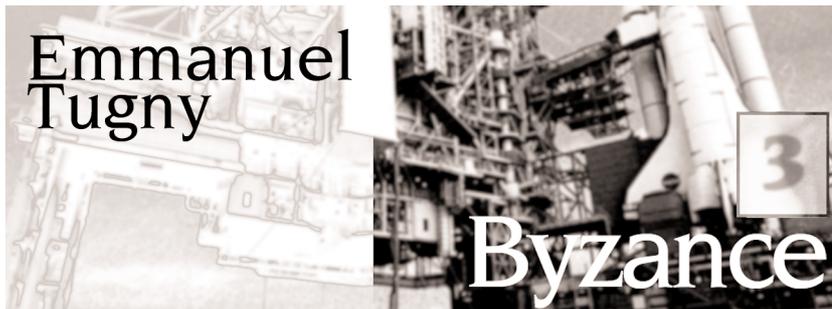
— Oui, filez-moi ça, je suis sûr que j'arriverai à décoller ce vieux garçon de ses samedis numismatiques à la con avec Cortone. Bon, un vendredi après-midi, fallait s'y attendre; vous avez qu'à vous foutre sur la place pour handicapés.

— Savele!

— D'accord, rien dit. Mais putain ça va nous prendre une heure.»

## 17 Littérairement, une lecture publique c'est

*vrai que c'est soit une cuisson à l'étouffée du texte qu'est pas fait pour ça, soit un moyen de rendre tenables des textes à chier*



Emmanuel  
Tugny

Byzance

Ce que nous sommes n'est pas aussi complètement au monde que la fumée qu'on fait pour être.

Pardon ?

Rien.

Regarde : main gauche dans les cailloutis, un gros camion cache sa tête.

C'est un routier, devant. Bleu-rouge. Andouillette.

Sympa, andouillette.

Aïe, le chat veut sortir aussi.

Aïe, du panier il griffe la cuisse.

Aïe, bonjour, il est un peu tôt.

Un peu (c'est vrai).

Il est un peu tôt mais si vous aviez quelque chose à grignoter, ma femme et moi (si j' osais)...

Ta femme, tu pousses un peu.

Ah...?

Au mur, en premier lieu, on voit les photos.

C'est quoi ?

Des photos médicales, chirurgie, on dirait, c'est étonnant.

Pardon, madame.

La dame est verte elle est chauve elle vient dans un fauteuil, elle a un sourire comme Beatrice Cenci, celle de Guido Reni, elle est tout à fait en-allée, on dirait, comme un air un peu laid à travers quoi on verrait l'air, derrière un passage infiniment discret, d'être une personne. Pardon madame, ces photos...

Mon opération, dit la

dame, j'ai besoin d'avoir ça devant moi toute la journée, pour quoi au juste je ne sais pas.

Ce qu'est un corps, le poing dedans, ce qu'est en fait un corps, le savoir au plus juste.

Je me suis prise, comme ça, mon mari plus exactement m'a prise,

Moi je me prends (rire d'enfant), tous les matins je me lève, je me prends (rire), je me prends dans la poire (rire), je ne résonne pas dans le corps de l'autre et son regard, je résonne dans moi, mon petit matériel travaillé. Pour rien travaillé. Et les clients, quand ils s'en vont pas, quand ils en veulent bien, il sont Paule aussi depuis eux et elle, qui se coltine eux et elle : on est des bouts

de soi dans tous les endroits, moi je dis.

C'est dégueulasse, viens, on s'en va.

On s'en va pas (non).

J'embrasse Paule, on s'emporte.

Elle suce mon sein elle tousse.

Du sang qu'elle avait dégoutte sur mon ventre, je vois des porches.

Un enfant shoote contre un mur. la couleur du mur est indécese, c'est une craie sur laquelle il a plu, ocre rouge ou jaune. Le poing entre dedans. Le

*Son oeil est cerné de mauve, elle me revient blessée, mon amour (infiniment pardon mais) je n'ai pas vu du tout que tu étais malade.*

18

poing entre dedans et cette femme à des lustres s'en va.

Le ballon entre dans le porche, on sonne.

C'est un petit escalier moqueté sur quoi bouge un lierre.

Les natures mortes de toutes tailles appartiennent au mur, la rampe est fraîche, Paule pose toute sa joue contre mon ventre, elle dit « un type bien ». Dans la salle d'attente, on attend, Paule et moi.

Dessous la ville est splendide et rose, sent le caramel, deux pédés s'embrassent et déposent les rameaux dans l'escalier sous l'escalier, et les acanthes.

Une femme est assise en face, à grosses cuisses.

La peau est un peu rose, elle porte un chignon.

Le ballon de l'enfant fait un bruit régulier contre le mur en bas, un cheval est dessus.

Paule me demande si je veux rentrer avec elle, son oeil est jaune et fixe comme une meule : elle dit ce ne sera pas drôle.

Non.

Rentrer, je ne veux pas. Cette femme danse en rond en contrebas avec une ombrelle.

Elle porte un masque et un tramezzino et (je vois bien) c'est cette femme. Ses talons or piquent le pavé, c'est régulier, on le dit.

C'est régulier !

Du bas, elle envoie un baiser : merci, tesoro !

La main est dans la poitrine, qui fouille.

La main est dans la poitrine.

C'est comme ça, les tumeurs : à l'ancienne, à la main, c'est comme ça.

C'est très bon, le lit est propre : l'enveloppe de toute chose sent le caramel,



Paule est tranquille et cette femme danse en lançant des baisers.

Paule est un pigeon.

Son oeil est cerné de mauve, elle me revient blessée, mon amour (infiniment pardon mais) je n'ai pas vu du tout que tu étais malade.

Mais je ne sais pas, les photos seront bonnes.

La lumière était bonne, un cheval est passé, même, ce sera bon.

Si tu me le dis.

Ce sera bon, mon amour.

Ca fait un peu mal, tu sais, c'est épouissant, et j'ai toujours ce poids. Quand on ne le sent pas, et même quand on ne voit pas ce qui le sent pour soi proprement, on ne sait pas bien ce que c'est qu'une fatigue.

On a bien des vapeurs, on traîne un peu la patte, on ballonne, on fait des tours sur soi (rire d'enfant).

Toujours, on fait des tours sur soi et c'est cela, d'ordinaire, qui fatigue.

Plus qu'autre chose c'est cela, se retourner, se tourner, tout.

Mais être fatigué est autre chose, c'est glisser le long du poids pour épouser l'issue, je cherche l'issue dans ce corps-là, que tu me donnes.

Et Paule tousse et sa bouche descend sur mon sexe jusqu'à la fin.

Et cheval passe, et ballon roule, et cette femme du bas m'embrasse.

Le vin de pays est (tout à fait) à la hauteur, on le dit.

Non (mais c'est vrai) les vins ne sont pas mauvais, ici.

Le patron est un long poing qui s'enfile dans une tempe en douce : il se décolle de temps à autre une dent d'une autre dent avec un petit bruit missec mi-mouillé qui rythme comme un coucou.

Ce que cela rend de considérablement plombé bouge un peu, sporadiquement, pour attrapper de dos la bouteille qu'il faut.



On s'est aimé, avec papa, hein, papa ?

Petit bruit des dents.

On a bien tourné, bien voyagé, hein, papa ?

Petit bruit des dents.

On a vu de près les fleuves et les mers et tout le pastaga, hein papa ?

Petit bruit des dents.

C'est pareil, on a eu des enfants, hein ?

Petit bruit des dents.

On était dans le corps de l'autre, en fermé.

On était complet dans le corps de l'autre, on se mangeait, on s'entraît dedans, on aimait l'autre pour sa densité propre, hein, papa ?

Petit bruit des dents.

Paule se lève, elle a l'oeil dans l'oeil de cette femme.

Elle a l'oeil dans l'oeil de l'oeil.

La lumière baisse, le coin du billard est noir.

Cette femme est toute seule, hein papa ?

Petit bruit des dents.

Chlic.

Cette femme est seule.

Chlic.

Mon poing fouille le ventre de Paule sous le peignoir.

Ether, caramel.

Pousse le ballon.

Chtok.

Cette femme est seule.

Mon poing fouille le noeud de douleur dans le caramel et l'éther et l'oeil noir de l'oeil de Paule qui a un sursaut et très doucement prie.

Cette femme est seule

et patiente dans son verre de pays.

Paule masse ses paupières et leur sommeil.

De nouveau, la grêle contre le carreau.

Schlic, fait papa qui boude.

Au comptoir un gros croque une dinde, papa fait "laisse tomber elle est ronde".

Elle est ronde, c'est vrai et en imperméable. Elle est sortie du décor par un bout qu'on ne sait pas. Elle dit j'ai un fils que j'aime. Il est tellement (tant) beau, mon fils. Tu dances ? dit le gros. Laisse, elle est bourrée. Je ne suis pas bourrée (je m'excuse).

Petit bruit des dents.

Dans mon assiette, Paule mange l'andouillette.

Cette femme tire dessus pour en sauver un bout.

L'imperméable de la jeune femme ivre du comptoir est chair.

Une lumière de fin de journée court sur les tables et, dans le coin noir du billard, un enfant lance contre un mur son ballon.

Il dit tant qu'on y est.

Tant qu'on y est, dans le fil courant de la vie, c'est bien.

Cette femme veut rentrer. Je veux dire sortir. Tailler la route.

On n'est pas bien, là ?

Non.

Et c'est bien vrai qu'on n'est pas bien.

Paule a un grand foulard roulé sur la tête. Elle fume. Tu ne devrais pas fumer.

M'en fiche la mort. Rien du tout. Elle fume.

Des brunes, des tiges de huit. Toute la journée. Faut pas se plaindre.

**19** *Dans la mare, un anneau brille. C'est très profond. Oiseaux. Cousins. Oiseaux. Des choses légères passent au plus près.*

Elle est très maigre sous le peignoir et deux de ses ongles tapent sur la table régulier. Elle m'énerve, dit cette femme, et l'obscurité rend fou le chat qui attaque le panier.

Gravier, devant, l'auto. La route est bleu-gris, on se serre dans les bras. Paule est derrière, avec le chat. Elle entre avec sa tête dans le poil du chat. Il fait bien chaud, c'est vrai. Ca va. On le dit.

Bien sûr, ça va : tu ne voyages pas avec n'importe qui ! Cette femme est mignonne et pisse encore un peu au frais de la route où on la suit.

Dans la mare, un anneau brille. C'est très profond. Oiseaux. Cousins. Oiseaux. Des choses légères passent au plus près.

Paule prend un chemin qui descend et son foulard sucre les fraises. Sa colonne descend loin aussi, elle est dans les bords du chemin. Au centre, c'est plus difficile, peut-être. Elle fait un signe de la main sans se retourner. C'est pour nous. On dit "au revoir, Paule" au centre de l'anneau, dans la mare de cette femme qui pisse, que cette femme a rendue. On se serre dans les bras, on fume. On penche, on court, on s'attrappe.

Dans les phares le chemin descend. Mur blanc. Le foulard de Paule est au-dessus. Dans les phares on chauffe la cuillère.

Les yeux de cette femme sont mauves dans les phares. On s'allonge dans les bras gentils. L'herbe est froide. La mare sent. On se froisse les mains dans les mains. Dans la rue et les bicyclettes on soutient Paule qui dit que ça ira, qui tape dans la terre d'un parc où court Mercure sur un tuyau. Des canettes.

Je m'attendais un peu à ça, en vérité.

Trop fatiguée depuis des mois. On me rassurait mais ça ne prend pas. Je sais bien la fatigue (alors quoi). Je sais bien, faut pas pousser.

Encore, ça irait mais c'est les cheveux. C'est humiliant, les cheveux. Ca va ?

Je ne sais pas. Pour conduire, ça va ? Je ne sais pas.

Cette femme a levé un bras pour se sentir aller.

Le bras pousse dans les jaunes, impatiens.

Contre un muret, impatiens. Sous le gris du muret, ça tranche. Cette femme apporte des mûres. On est en couple. Eux habitent là à l'année. Au club de voile. On a baisé.

On a baisé ensemble, les conjoints ensemble, on se fait des mûres tranquilles.

En cette saison, des mûres ? En cette saison.

Cette femme a des airs de partir. On prend la voiture et c'est marre.

On n'ira pas. On n'ira pas, on s'aime, on veut être tous les deux, je te jure.

C'est plus compliqué que ça, on s'aime, je crois qu'on va partir ensemble. On prend le chat, aussi,

on laisse les autres en bermuda sur le pont, avec les noeuds et les bouts. On prend quelques affaires à Paris, on ne sait pas. Le bras de cette femme et son lacet mord dans le ciel. On est tout dans la sidération, (tiens) on se prend.

Paule est là et compte les points sur le capot. Ce n'est pas bon, c'est panique, on ne sent rien, on voit l'oeil de l'autre derrière des mares d'étoiles. Ongles dans l'oeil. Bonsoir.

Bonsoir, c'est moi. Le sang bout. Depuis l'anus ça vient aux oreilles, ça emporte dans un bourdon tranquille l'oeil qui nappe tout et rien, l'oeil finalement triste de l'autre. On reste comme cela, l'un sur l'autre dans les phares : il ne faut pas qu'on s'endorme.

Le chat, au passage, colle un pain. La chat, au passage, s'est fait voie : on sort la thermos, le chat sort et coule dans le chemin, ce con. Il est dans le chemin, il s'en va.

Cette femme s'en fiche et lève l'autre bras un long temps.

Paule dépose le chat dans la voiture et prend la route en sens inverse.

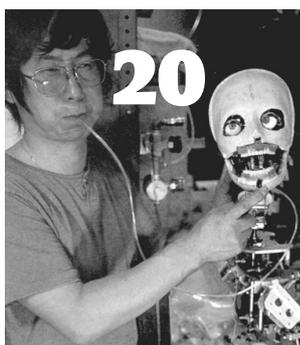
On te dépose ?

Paule est une très jeune fille quand elle tourne la tête pour dire non. Elle croise les bras sur elle parce qu'elle a froid et c'est une très jeune fille qui fume une cigarette. Elle ramasse l'anneau et traverse la route. Un camion passe, elle monte, c'est régulier, on le dit.

Louise avait cette tête là. Un peu étrange. Un peu fermée tout le temps. On a mis un bout de temps, les enfants, à comprendre qu'elle était bien malade.

Un jour, chacun, on a vu son dos, le dos de son dos, l'été à la plage. Pour finir elle a montré son dos. Les petites bosses mauves.

L'été d'après elle était morte.



**MMI**  
récits en cours

Tous les deux mois, les auteurs de MMI vous proposent de suivre leur dernier long récit en cours, feuilletonné.  
*Les manuscrits non sollicités ne sont pas réexpédiés.*  
MMI ne publie que de la fiction.

**3€**